

Pour l'amour d'André

Daniel BOUGNOUX

Qui j'aime me crée, dira l'auteur du *Fou d'Elsa*. La première passion d'Aragon fut pour André Breton : les lettres qu'il adresse à son mentor entre 1918 et 1931 illustrent les tourments d'une formation morale, artistique et politique.

Recensé : Aragon, *Lettres à André Breton (1918-1931)*. Édition établie et présentée par Lionel Follet, Gallimard 2011. 469 p., 23,90 €.

Comment devient-on Aragon ? Un biographe rêverait d'isoler une rencontre ou d'énumérer telles circonstances, comme si une personnalité singulière pouvait jamais s'y ramener. Il est certain pourtant que ses *Lettres à André Breton (1918-1931)* jettent sur ses années de formation un éclairage dont on ne pourra plus se passer : ni pour lire ses premiers écrits, *Feu de joie* notamment et *Anicet*, ni pour débrouiller, aux racines de son érotique, les affinités obscures de l'amitié, de l'amour, de la guerre et d'une écriture qu'il ne sépare jamais de la lecture.

Le dénivelé de leurs conditions saute aux yeux dès la couverture : André Breton typographié en grosses lettres rouges, Aragon (amputé de son prénom comme il en a imposé l'usage depuis 1928) en petites capitales noires. À la fin de septembre 1917 de fait, moment de leur rencontre au Val-de-Grâce, Aragon marche sur ses vingt ans ; il connaît Rimbaud par cœur et, dira Breton dans ses *Entretiens*, « il a vraiment tout lu », mais il se trouve encore très isolé malgré ses dons étincelants ; André, de vingt mois son aîné, fréquente Valéry, Apollinaire, Reverdy, et joue naturellement auprès de lui les mentors, ou l'intercesseur capital – figure ambivalente à suivre dans *Les Aventures de Télémaque*.

« En lui alors, peu de révolte », précise Breton dans ses *Entretiens* (1952), ce que confirme Adrienne Monnier qui apprécie dans son cabinet de lecture les visites de ce grand jeune homme sage. Nous n'avons pas les lettres de Breton en miroir de cette correspondance, elles ne seront lisibles qu'en 2016, et pour celles qui concernent Aragon d'un accès sans doute très lacunaire, en raison du pillage de sa bibliothèque. On peut douter néanmoins, au vu des fragments qu'il en a lui-même recopiés (notamment dans *Lautréamont et nous*), qu'elles témoignaient de la même chaleur, de la même brûlante passion. Le premier charme de ce volume, c'est d'y découvrir un très jeune homme transi, pétri par son aîné : la flamme qui monte dans *Anicet* – ou dans *Feu de joie* – éclaire pareillement ces lettres, qui expriment toute la ferveur, la fraîcheur et la confiance du *disciple*. Aragon-Anicet s'arracherait les yeux et les dents pour interpréter dorénavant le monde avec les sens de l'aîné – rebaptisé dans le roman Baptiste Ajamais. Car tel est l'ascendant d'André : « Il comprit qu'il ne ferait que suivre encore une fois la direction donnée, qu'il était sous l'influence de Baptiste. (...) Quelle puissance avait donc sur lui cet être autoritaire ? Dans l'ombre, on devinait la fascination du regard et le froncement des sourcils. Il n'y avait pas à s'en dédire : Baptiste subjuguait Anicet, et à quelle fin ? » (*Œuvres Romanesques Complètes*, volume I, p. 85). C'est bien le cas d'anticiper ici la leçon du *Fou d'Elsa* : qui j'aime me crée. Et de se demander avec Anicet « comment ne pas s'éprendre de celui qui nous donne à tout instant l'équivalent humain des choses extérieures ? » (*ibid.*, p. 120).

Si Louis voue son être à André, celui-ci en retour semble jouer sur lui de son autorité, ou de l'attachement qu'il suscite. Nous voyons dans ces lettres, au moment de la « rupture » de décembre 1918-janvier 1919, le cadet perdre contenance, supplier, endurer les affres de la jalousie ou de la trahison – mais aussi se reprendre, persifler, mûrir, tendre à son correspondant le miroir virtuose et moqueur d'un « Rondeau de l'omnipotence » (p. 269, lettre du 19 avril 1919), en bref user des armes de la féminité dans un combat roué, où le marivaudage côtoie la tragédie.

Ces missives qui se veulent primesautières, pudiques ou faussement détachées offrent une archive de premier ordre, moins sur l'homosexualité d'Aragon comme le diagnostiquerait une analyse superficielle, que sur les tourments d'une formation, morale, artistique, politique. Nous lisons ici, en marge d'*Anicet*, de *Télémaque* ou du *Libertinage*, le roman d'apprentissage de leur génial auteur. Et cela tient parfois de la possession ou du vaudou ; Aragon est chevauché, engrossé par Breton : « Mais je t'aime tant que tu ne sais pas à quoi tu

t'engages » (écrit-il au plus fort de la crise le 24 janvier 1919, en ajoutant à cette déclaration une allusion équivoque au couple Verlaine-Rimbaud), ou encore ce sonore alexandrin pour clore la lettre du 22 septembre 18 : « Et je t'honore, André qui veut dire HOMME en grec » (page 200), ou encore : « Si tu n'as rien à me dire pense que je suis la plus belle femme du monde et écris-moi. Ou bien le plus grand poète » (29 décembre 1918)... Mais le pur-sang fier d'affirmer sa jeune vitalité sait aussi ruer à ce rodéo, et retourner la situation à son profit : « Il y a en moi quelque méchanceté nerveuse. J'ai BESOIN d'éprouver ton amitié. (...) ALORS je voudrais te BATTRE comme on fait les femmes rebelles » (14 septembre 18, page 200) ; ou dans un moment de dépit – Breton vient de lui refuser sa collaboration promise pour écrire à deux mains le roman de Matisse (qui deviendra *Madame à sa tour monte*) – : « Tu te mets à faire des mines. FILLE, va » (17 novembre 1918).

L'abandon du roman caressé est très significatif d'un désaccord profond entre les deux écrivains, au delà de ce croisement manqué. Il est éclairant, au fil de cette correspondance passionnée, de voir Aragon prendre acte des réticences de son mentor, et choisir de tracer sa propre route ; malgré le transfert massif, et l'emportement véritablement amoureux dont témoignent quelques lettres, un écrivain se construit et gagne son indépendance : « Il est temps de faire du soi. (...) Il faut repartir. Mais pas tellement de l'horizon des autres. Du nôtre » (24 mai 1918) – ce qui est reconnaître encore son allégeance à Breton ; il y revient quelques lettres plus loin : « Je me suis déjà expliqué à ce sujet (être soi) » (31 mai). Les suivantes le montrent encore sous l'empire persistant de Breton : « Je travaille à rendre présentable ce que tu appelles ma *Saison en enfer*, et ce sous le titre : *Roman*. Est-ce faisable ? Si tu m'en donnes l'ordre, je cesserai ce travail. Je m'en remets à toi » (3 juin 18) ; et deux lettres plus tard : « Je n'écrirai pas *Roman* puisque tu penses que c'est inopportun ».

Nous ne savons pas ce qu'était l'entreprise ainsi baptisée, le projet du roman d'*Anicet* ne naîtra qu'à l'automne ; mais l'emprise de Breton est manifeste. Pourtant, quelles que soient les réserves de celui-ci sur le genre romanesque, nous voyons Aragon, du moment où il tient son sujet, prendre le mors aux dents : « Mais sois tranquille, mon roman est fait dans ma tête (...). Je continue à faire un livre laborieux, mon premier roman, traditionaliste. (...) Dispense-toi de menacer » (24 avril 1919) ; et de citer à la suite l'injonction assez exorbitante proférée par André à son endroit : « Entends bien que je veux être *seul* juge de ce que tu pourras entreprendre dans un nouvel ordre d'idées » (même phrase rapportée par Aragon dans *Lautréamont et nous*). Extravagante prétention : Breton s'annexe la pensée d'Aragon au point

de lui interdire d'inventer ! À quoi son ami en voie d'émancipation lui oppose, ironiquement : « Mais je n'entreprends rien, je continue. On n'a pas de nouveaux ordres d'idées sur commande » (p. 277).

Passé d'armes édifiante, et combien éclairante sur le travail de libération et de construction de soi du cadet ! Or ceci suit de près une péripétie décisive, narrée dans *Lautréamont et nous* (récit rétrospectif de 1967), le fameux épisode touchant « ce que nous avons dit un certain soir » : déambulant rue de Rivoli le long des grilles des Tuileries, les deux amis ont comploté un pacte terroriste, qui inspirera le poème « Programme » de *Feu de joie*, puis le conte très noir, et prémonitoire, du *Libertinage* intitulé « Lorsque tout est fini ». Fondée sur l'épuration, la logique terroriste ne peut que se retourner contre ses promoteurs, et c'est ce duel final qu'envisagent avec perspicacité ce poème et ce conte – et que réalisera, par exemple, l'élimination méthodique des vieux bolcheviks par Staline. Sans anticiper sur une histoire – une Histoire – autour de laquelle pivotera par l'esquive ou la rationalisation une bonne part de l'œuvre d'Aragon, il est frappant de rencontrer les germes de la guerre et de la terreur au cœur de cette amitié pour lui fondatrice ; et par exemple de lire, dans la lettre du 20 avril 1919 consécutive à la conversation exaltée des Tuileries, ce condensé de passions contradictoires : « Non tu n'as rien à craindre POUR LE MOMENT parce que pour le moment rien ni personne ne m'est plus cher que toi, et ce qui fait le prix de cette amitié c'est la dramatique certitude qu'UN JOUR nous nous tuerons à mort. (...) Je vais te maintenir dans l'inquiétude, et sache que ce ne sera pas gratuitement, car si tu as trouvé un moyen d'établir ton pouvoir sur le monde, j'en ai moi, un pour établir le mien sur toi. Ainsi je t'aurai à ma merci. (...) **Ô mon ami qu'importe le monde entier quand j'ai une lettre de toi** » (cette phrase finale de la lettre dans une graphie plus large).

On s'explique mieux par ces antécédents l'objection d'Aragon aux divers gauchistes qui mèneront campagne contre le P.C.F. : « Il leur a manqué un mouvement dada ». Il aurait pu ajouter, et il y pensa certainement : il leur a manqué de faire deux guerres – où lui-même excella. Ou encore, il leur manqua d'en passer par une amitié aussi ravageuse que celle d'André Breton. « HAUTE ECOLE », résume *Anicet*. Il y a des amitiés, ou des amours, qui valent en effet des guerres – comme dit le docteur Decoeur à Aurélien, qualifiant sa femme Rose Melrose de « ma grande guerre à moi »... Au fil de ces cent soixante-douze lettres où se pratique à cœur ouvert la vivisection d'une passion, on apprendra ainsi à distinguer les

enchevêtrements de l'amour et de la haine, du masochisme et du sadisme, de l'admiration et du meurtre – qui n'ont rien, à bien considérer, que d'assez ordinaire.

La fin de la correspondance concerne l'engagement communiste des surréalistes, et singulièrement le congrès de Kharkov de novembre 1930, qui précipitera la rupture. Péripéties bien connues, où nous voyons Aragon prendre sur Breton une position d'éclaireur, puis de représentant du surréalisme auprès des Soviétiques ; que ceux-ci aient abusé de sa bonne foi jusqu'à l'amener à commettre l'irréparable vis-à-vis de Breton, n'infirme pas le mouvement général : nous avons par étapes, lettre après lettre, suivi la maturation du jeune homme qui prend conscience de son génie propre, et règle ses distances. Mais sans jamais renoncer à *servir*. Toujours solidaire, Aragon semble n'écrire que par émulation ou par amour, engagé dans un service courtois ou la présentation d'une offrande. Ce sens du service, si évident ici, touche à l'expérience de la guerre dont on sent bien qu'elle sépare les deux amis. Dans ses *Entretiens*, Breton fera remarquer en manière de reproche qu'Aragon a toujours supporté les obligations militaires « avec allégresse ». En 1918 comme en 1940 en effet, sa conduite héroïque fait l'admiration de ses supérieurs. De toute évidence, il y a chez lui un amour de la chose militaire, ou plus exactement du service, et il demeurera sa vie durant un militant, un soldat ou un homme qui sert : l'armée, le Parti, Elsa, autant de cadres qui structurent cette personnalité aux dons et aux tentations multiples, mais qui le désorientent. Le service lui donne un rail, il fonctionne aussi comme un sacrifice expiatoire en rachetant la faute de la naissance. Or cette guerre est intime, jusque dans le travail, jusque dans l'amour même, vécu par lui comme un combat de tous les instants. Toute sa vie, Aragon n'aura cessé de se battre.

Anarchiste plus que militant, Breton inversement demeure rebelle à une discipline extérieure ; très propice à enflammer le désir, son verbe peut bien déclencher en passant la révolte des étudiants d'Haïti lors de sa mémorable conférence de 1945 à Port-au-Prince, mais lui n'a cure d'organiser durablement une avant-garde, encore moins un parti. Son goût pour l'astrologie ou la magie l'oriente vers une ontologie fixiste, que révèle aussi sa curiosité pour les spectacles de la nature, finalement préférés aux mouvements sociaux, aux événements de l'actualité et à l'histoire. Sa pratique des horoscopes et des tables tournantes, sa haine du roman et du journalisme s'équilibrent : poète, Breton s'éprouve traversé voire transi par le *message automatique*, sans prendre la patience de tresser longuement un récit, ni de donner naissance à des personnages susceptibles de partager durablement son existence ou de mettre en jeu son identité ; ses flâneries au marché aux puces, les déambulations de *Nadja* ou

l'aventure de « la nuit du tournesol » semblent moins déboucher sur des rencontres véritables, ou qu'on dirait de l'ordre du *monde réel*, que relever du principe de plaisir ou d'un coup de miroir spéculaire. Le hasard objectif comme le *Witz* (le mot d'esprit analysé par Freud) tournent dans un cercle : il y a *de l'esprit* (du fantôme) dans ces rencontres, ces objets. « Beau comme la rencontre... » : l'activité surréaliste aura beau se définir comme l'art des rencontres, donc par le choc de l'altérité, elle s'en évade dans une surréalité qui mime plus qu'elle n'affronte le principe de réalité, et les turbulences de l'histoire. À la recherche d'extases intenses, le surréalisme se moque de la durée, il préfère la nuit des éclairs à l'argumentation des Lumières ; la construction raisonnée d'un sens ou d'un logos partagé ne retient guère Breton, ni ceux qu'inspire son magistère.

Journaliste, romancier, poète *et militant*, Aragon lui tourna le dos pour se diriger vers cette *mentalité élargie* dont Kant fit crédit à l'homme des Lumières, qui me semble avoir inspiré son action et sa réflexion, quelles que soient ses propres zones d'ombre. Dans le couple Aragon-Breton, dont on n'a pas fini de sonder la fécondité pour l'histoire du surréalisme, l'exigence de démystification, d'explication, d'organisation ou de *critique* (historique, technique, sociologique...) fut incontestablement du côté du cadet. Dédaigné par ses anciens amis qui purent le trouver à la fois trop cérébral et trop sentimental, et longtemps suspect dans son propre parti, Aragon est une fête pour celui qui cherche la critique au cœur de la création, et qui ne sépare pas l'exercice de l'intelligence de l'expérience orageuse des passions.

Publié dans laviedesidees.fr, le 14 mai 2012

© **laviedesidees.fr**